



Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois.....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

DEUX SOCIÉTÉS.

LES invitations se pressent: le plaisir se hâte d'occuper le peu d'instans laissés à son règne; partout le luxe, la dissipation, quelquefois même la folie, déploient leurs charmes et leur influence. Ici, de brillantes illuminations,

une rangée de laquais, des arbres verts que de lointains climats ont fournis aux rigueurs de notre ciel d'hiver; tout l'appareil des fêtes en un mot accompagne l'entrée des heureux conviés qui vont trouver dans des salons dorés le bruit d'un nombreux orchestre, l'éclat d'une pompe presque orientale, et toute la splendeur de nos royautés financières. Ailleurs, avec moins de tumulte, nous trouverons peut-être des distractions plus nombreuses; la foule ne vient pas nous envahir, et nous pouvons trouver quelques voix amies; le laquais qui nous annonce à notre entrée ne révèle pas à l'assemblée un nom inconnu, et nous savons trouver le maître de la maison sans qu'un officieux nous l'indique, et nous fasse voir, quelquefois pour la première fois de notre vie, celui qui nous a priés de venir partager ses plaisirs. Dans ces réunions bienveillantes, vous pouvez au moins suivre les divers acteurs des scènes qui se passent auprès de vous, reconnaître au langage, aux manières, le goût et les habitudes particulières de chacun, et donner une physionomie à l'assemblée entière: un jeune poète s'amuse à répéter les vers, enfans de sa muse, les scènes de quelque comédie, encore enfouie dans ses cartons, et jouit au comptant d'un succès qu'il n'obtiendra du parterre qu'après avoir traversé toutes les épreuves des comités, des tours de faveur, des migraines et des caprices. Un autre raconte ses premiers essais, les applaudissemens obtenus par ses inspirations, les sifflets décernés à ses erreurs, les chutes déguisées sous le nom de *succès d'estime*, et parvient presque à faire oublier qu'il ne parle jamais que de lui. Bientôt la discussion amène l'inévitable question des classiques et des romantiques, et ces luttes de conversations, où les Français sont si habiles. Animé par l'attention qu'il vient d'obtenir, l'un des orateurs se dérobe à l'assemblée pour causer avec une femme qui lui a paru prêter quelque attention à la conversation: il s'approche, et, confondant un entretien particulier avec une discussion générale, il poursuit ses éloges sur le mérite de son interlocutrice, avec l'assurance de ses jugemens littéraires, loue des yeux qu'il trouve beaux, comme une épître qui lui plairait; la grâce qu'il croit rencontrer dans la physionomie, comme une scène de comédie, et oublie

que nos qualités veulent être louées avec délicatesse , et qu'on ne peut adresser une politesse de société comme on écrit un feuilleton de gazette. Il a bientôt vu que son succès n'est point complet, et, remettant dans sa poche ses manuscrits qu'il tenait à la main, il se console en pensant que le parterre le vengera de la susceptibilité d'une femme qui lui a trouvé beaucoup d'esprit avec peu de tact.

— Dans les soirées d'intimité et de plaisir, les costumes sont d'une simplicité qui nous laisse peu de modèles à citer, cependant on y retrouve, comme partout, les coiffures élevées, les tailles longues et les jupons courts. Dans les grands bals, on voit au contraire une variété, un luxe si étourdissant, qu'on ne saurait trop à quelles toilettes donner la préférence. Le bal donné par M. A*** marquera dans les fastes de la mode et du plaisir, si toutefois le plaisir se trouve dans des cohues où l'on peut à peine voir, entendre, et même respirer; mais enfin il est d'usage d'étouffer en hiver, et une maîtresse de maison, dont le salon peut contenir deux cents personnes, doit en inviter quatre cents, si elle veut se trouver à la hauteur de la vogue.

— A cette brillante soirée les trois quarts des femmes avaient des jupons en crêpe ou en gaze, avec des corsages en satin, les uns blancs, les autres en couleur; presque tous ces corsages faits à *la Marie Stuart*; et, en général, des doubles garnitures de blonde retombant autour de la poitrine.

— Les garnitures des robes sont très-simples, beaucoup même entièrement unies, ce qui contraste avec le grand nombre d'ornemens dont les femmes surchargent leur tête. La jolie M^{me} F*** avait une robe en tulle uni n'ayant que trois remplis, dont la tête était ornée de petits liserés de satin blanc; le corsage, en satin blanc, était lacé; une coiffure, toute en longs épis de diamans, formait tout le luxe de cette toilette.

— Les demoiselles avaient des robes en crêpe rose ornées d'un biais en satin découpé en pointes extrêmement longues et pointues; elles étaient garnies de petites blondes froncées, et attachées par un joli bouton moitié blanc, moitié rose.

— Plusieurs jolies personnes étaient coiffées en fleurs et en blondes entremêlées; cette mode est tout à fait élégante et gracieuse.

— On exagère tellement les ornemens des coiffures qu'on voyait, sur la même tête, un bandeau de perles, des branches de dahlia et un oiseau de paradis. Beaucoup de nœuds de cheveux étaient ornés d'aigrettes blanches ou roses qui s'échappaient entre chaque coque.

— Presque toutes les dames avaient des bouquets en fleurs naturelles à la main, indépendamment du bouquet de rigueur attaché sur le corsage.

— On voit souvent aux théâtres paraître, en costume de bal, des femmes qui viennent attendre, dans leur loge, le moment de se rendre aux réunions. On a remarqué dernièrement, à l'Opéra, M^{me} R*** et sa fille; la première avait une robe en velours pensée, dont le corsage était orné de brandebourgs d'or; ses beaux cheveux noirs étaient entremêlés d'aigrettes, formées de petites fleurs d'or très-déliçates, qui se balançaient avec grâce sur un bandeau de diamans. Sa fille avait une robe de crêpe blanc faite à la *vierge*, n'ayant qu'un large ourlet; sa coiffure était composée de nœuds en gaze blanche.

— Nous avons vu aux Italiens un béret fort original, mais qui paraissait fort joli, grâce à la tête charmante qui le portait; il était en velours vert, le fond d'une forme tout à fait carrée, comme un bonnet polonais, le tour garni d'une torsade d'or nouée sur un côté, et laissant pendre de jolis glands d'or sur l'oreille; un faisceau de petites plumes blanches et vertes ornait un côté du béret.

— Les demi-voiles en blonde sont toujours indispensables sur les jolis chapeaux négligés. Sur des chapeaux en velours noir, garnis de rubans en couleur, on voit quelquefois une haute blonde noire brodée en soie, de la même couleur que celle qui garnit le chapeau.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
Beret de Crêpe orné de fleurs et de blondes; Robe de tulle. Des
magasins de la Reine Elisabeth. rue neuve des Petits champs N.º 55.

COURAMÉ,

ou L'AMOUR DE LA TERRE NATALE,

Romance.

Loin des bords où je pris naissance,
 J'ai vu le pays des beaux-arts,
 Mais toute leur magnificence
 N'a point ébloui mes regards.
 C'est mon *carbet** que je préfère;
 Mon carbet est mon seul trésor.
 Plus humble, il me plairait encor :
 Il est l'asile de ma mère.

Voyez cette fleur du Bengale
 Pâler, se faner, dépérir;
 Des sucres de la terre natale
 Elle a cessé de se nourrir.
 Je suis cette plante étrangère
 Qui végète dans ces climats.
 J'y cherche et je ne trouve pas
 Le carbet qu'habite ma mère.

Ah ! quand son image chérie
 Partout se présente à mes yeux;
 Loin d'elle, loin de ma patrie,
 Pourquoi m'arrêter en ces lieux ?
 J'y languis, triste, solitaire...
 Ne te reverrai-je donc plus,
 O mon carbet, où je reçus
 Le premier baiser de ma mère !

Déjà la frileuse hirondelle
 Des mers hasarde le trajet.
 Que ne puis-je emprunter son aile
 Pour revoler à mon carbet !

* Nom donné par les insulaires à une chaumière indienne.

Je fuirais la beauté légère
 Qui, se parant de vains atours,
 Donne son printemps aux amours,
 Quand il appartient à sa mère.

Mais quel doux espoir vient me luire !...
 Je vois s'approcher un vaisseau ;
 Serait-ce pour me reconduire
 Vers la plage où fut mon berceau ?...
 Oui, le ciel entend ma prière ;
 Il daigne exaucer mon souhait.
 O bonheur : voici mon carbet ;
 J'y suis dans les bras de ma mère.

PAR M^{lle} A. L. B.

Nota. Cette romance est extraite de l'*Almanach des Muses* de cette année, page 77. L'auteur annonce que son sujet a été emprunté d'un des charmans épisodes de la *Physiologie des Passions*, par M. le docteur Alibert. Il faut louer sa modestie d'avoir paru craindre d'associer son nom à celui de ce médecin célèbre, en ne se faisant connaître que par ses lettres initiales ; mais il est juste d'ajouter que M^{lle} A. L. B. a parfaitement saisi dans sa romance le ton de sensibilité et la grâce qui respirent dans l'épisode de *Couramé*.

MÉLANGES.

— M^r Dupont, docteur médecin, auteur d'un cabinet anatomique exposé rue du Coq, vient de mourir ; c'est une perte pour les sciences. Le bel établissement créé par M^r Dupont n'en reste pas moins exposé au public, qui continue à s'y porter avec empressement.

— L'Opéra-Comique vient d'ajouter un petit acte à son répertoire : le *Prisonnier d'Etat* ne fournira pas une longue carrière, mais il pourra varier agréablement une représentation. *Masaniello* continue à attirer la foule.

— Il paraît, depuis quelques jours, une nouvelle gazette du soir ; elle est spécialement destinée à rendre compte des débats des Chambres.

— Les propriétaires des maisons qui avoisinent la Bourse, et notamment ceux de la rue Feydeau, viennent d'adresser au ministre de l'intérieur une pétition, dans

laquelle ils réclament la démolition des clôtures en bois qui masquent ce bel édifice. Il suffit de voir l'effet que produisent ces vieilles masures pour penser que la pétition sera accueillie.

— M. Arnault vient de publier sa tragédie *des Guelphes et des Gibelins*, avec une dédicace au souffleur, et des notes sur les comédiens. La dédicace est pleine d'esprit, les notes sont parfois un peu dures, mais il y a du scandale, et si la tragédie n'amuse pas tout le monde, les notes feront compensation.

— On a appris avec plaisir la suppression d'une maison de jeu, qui se trouvait dans le quartier des écoles, à la proximité des étudiants. Au moins la tentation ne s'exercera qu'au-delà des ponts, et le jeune homme laborieux ne sera pas exposé à aller perdre, dans un tripot, ses ressources journalières, son repos et son honneur.

— La chance est depuis quelque tems pour les actrices qui plaident contre leurs directeurs : M^{lle} Anselin a fait résilier son engagement à l'Ambigu, M^{lle} Cœlina Fabre a fait condamner M. de Guerchy, directeur du Vaudeville, à lui payer 5,000 fr. de dommages-intérêts, pour l'avoir empêchée de jouer certains rôles de son emploi. A la bonne heure ; mais si jamais le public allait siffler, que ferait le directeur, entre les sifflets d'une part et les dommages-intérêts de l'autre ?

— Les Variétés viennent de reprendre *l'Homme Automate*. Le public s'est montré sévère pour une pièce qui avait été accueillie quand on la joua pour la première fois. Quoi qu'il en soit, on ira voir Odry qui est fort plaisant dans le principal rôle. *Pacot* a décidément la vogue.

— On parle d'introduire dans les chœurs de l'Opéra des enfans déjà instruits en musique, dont les voix se formeraient en même tems qu'ils acquerraient les habitudes de la scène, et qui contribueraient puissamment aux succès des représentations, et aux plaisirs du public. C'est une heureuse innovation à laquelle nous ne pouvons qu'applaudir.

— L'exposition des tableaux du Louvre est ouverte pour la troisième fois. On y remarque le portrait de

M. Canning par notre célèbre Gérard. Il convenait que le premier homme d'état de l'époque fût peint par le premier de nos artistes.

— La nouvelle salle de l'Opéra-Comique avance beaucoup. On ne fixe pas encore l'époque de l'ouverture, mais on dit que des loges sont déjà louées; c'est s'y prendre de bonne heure.

— Les premiers bals de l'Opéra n'ont pas été fort suivis; mais chaque fois le nombre des spectateurs augmente. Il n'est bruit que d'une mascarade mythologique que les artistes d'un de nos grands théâtres ont faite il y a quelques jours.

ANNONCE.

— La composition des Fleurs Artificielles est devenue une occupation agréable pour les dames, et fait presque partie de l'instruction des jeunes personnes.

Une personne bien née, très habile dans cette composition, pour laquelle elle a formé des élèves dans des classes distinguées, offre de mettre, en peu de tems, en état de s'y livrer. Elle fournira à ses élèves les apprêts qui leur seront nécessaires.

Elle invite particulièrement les dames, *directrices de pensionnats*, à lui accorder leur confiance. S'adresser rue Montmartre, n° 13.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du *Petit Courrier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone-place.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 533.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.